

**Comment  
tout  
cela  
a commencé**

**Loudon  
Hamilton**



*De nombreux visiteurs à Caux ont été accueillis dans le grand hall de Mountain House par un Britannique grand et distingué dont l'âge déjà respectable n'a en rien diminué la vivacité. Ceux qui ont engagé une conversation plus profonde avec lui l'ont peut-être entendu raconter une des histoires dont il est le seul à connaître tous les détails. C'est l'une de celles-ci que Loudon Hamilton nous livre aujourd'hui.*

*Après la Première Guerre mondiale, au cours de laquelle il s'était battu en France dans les rangs de l'armée des Indes, il fit des études universitaires. C'est ainsi qu'en mai 1921, il rencontra à Oxford avec quelques camarades un Américain de passage du nom de Frank Buchman. De cette soirée est né le groupe d'Oxford, aujourd'hui appelé Réarmement moral.*

*Pendant les quarante années qui ont suivi, Loudon Hamilton a collaboré étroitement avec cet homme qu'il appelle familièrement Frank dans son récit.*

C'EST en 1921, à Oxford, que j'ai fait la connaissance de Frank Buchman par l'intermédiaire d'un ami américain, Alec Barton, étudiant comme moi au Collège Christ Church et copain de football. Alec était réputé pour le courage avec lequel il s'était mis au rugby anglais. Le premier jour, son ardeur était telle qu'il s'était rué sur la première personne portant ballon qu'il avait vue : c'était l'arbitre !

Vers la fin mai, Alec m'interpella un jour dans la cour : « Je peux t'amener un professeur américain de passage ici ? » En tant qu'étudiant, je ne tenais pas à voir plus de professeurs que nécessaire, mais Alec était un ami, alors : « Amène-le chez moi ce soir. C'est la réunion du Club Bœuf et Bière. »

Il s'agissait d'une de ces sociétés de discussion où l'on résoud tous les problèmes du monde à force de chopes de bière, de pipes de terre et d'élucubrations philosophiques. Malheureusement, cela n'améliorait pas notablement la situation mondiale. J'ignorais totalement qui était Frank Buchman. Heureusement d'ailleurs, sinon je ne l'aurais certainement pas invité au Club, où le nom de Dieu était fort souvent prononcé, mais pas à la manière de Frank Buchman.

Alec arriva donc, avec un homme d'âge moyen, pas très grand, plutôt replet, dont les vêtements et l'accent révélaient l'origine transatlantique. Il avait les yeux vifs et clairs. On ne fit pas de grandes présentations. Il y avait là une bonne vingtaine de personnes ; Buchman s'assit discrètement au fond.

miennes furent éminemment inconfortables. J'aurais pu les tirer tout seul depuis longtemps car j'avais été élevé dans une famille écossaise très stricte. Si cela ne m'avait pas empêché de goûter au péché, cela m'avait bel et bien empêché d'en jouir.

Quand Frank se tut, ce fut le silence. Il existe des silences de mort — mais pas celui-là. Toute l'atmosphère était transformée. De confortable, académique, théorique, la rencontre était devenue humaine et réelle. Nos méninges se démenaient tandis que, l'air de rien, nous tétions nos pipes en regardant fixement nos chaussures. Bien que Buchman n'eût prononcé aucune de ces phrases religieuses conventionnelles, chacun savait exactement à quoi s'en tenir. Il sonna minuit. Il était temps de se séparer. J'étais sûr que Sandy, mon camarade de chambre, qui était un athée convaincu, n'avait pas goûté ce genre de choses. A ma surprise, il proposa d'inviter Buchman pour le petit déjeuner le lendemain matin.

Je redoutais que Frank ne s'essayât à me changer à cette heure beaucoup trop matinale pour de telles opérations. Je commandai donc une collation gigantesque qui l'occuperait assez pour qu'il ne me pose pas de questions gênantes. Par ma fenêtre, je le vis arriver dans la cour. Il s'approcha d'un groupe d'étudiants, genre très dans le vent, qui partaient se baigner. Je les vis rire ensemble de bon cœur. Le naturel avec lequel un étranger comme lui avait établi ce rapide contact me frappa.

Quelques instants plus tard, Frank s'asseyait en face de nous. A cette époque, les petits déjeuners avaient une grande place dans la vie sociale de l'université pendant le semestre d'été. Ils étaient servis dans nos chambres par nos « scouts », en fait des valets de chambre. C'étaient en général de bonnes parties de rire, mais ce matin-là je n'étais pas sûr que ce serait très drôle.

Après les fraises, le porridge, le poisson, le bacon et les œufs arrivèrent les toasts et la marmelade d'oranges. Les banalités de la conversation semblaient plus banales que jamais et furent vite épuisées. Et maintenant, me disais-je avec appréhension ? Notre invité, lui, était parfaitement à l'aise.

la confiance de tous, car il était évident que c'était du réel. Leur sincérité coupait court à la controverse. L'un, Bob, me semblait avoir tout ce qu'on peut désirer : grand sportif, personnalité attachante, il était brillant et populaire. Je ne voyais pas en quoi il aurait eu besoin de changer, mais son histoire, racontée avec humour et discrétion, n'était que trop explicite.

L'autre s'appelait Murray et se chauffait d'un tout autre bois. Il avait été officier dans le même régiment que moi. Venant d'une famille très H.S.P., c'était le genre de chrétien qu'on ne réussit jamais à saouler, mais qui lui ne réussit jamais à modérer les autres ! Le genre d'homme à respecter et à ... éviter.

Après la discussion, je demandai en privé à Murray comment lui, chrétien de longue date, pouvait parler de changement. « J'ai toujours connu le Christ, répondit-il, mais je n'ai jamais su venir en aide à ceux qui font le zigoto comme toi. » Après cela, je ne lui ai plus rien demandé !

Ces rencontres firent boule de neige. Il y avait de l'aventure dans l'air. Des étudiants que je connaissais à peine venaient frapper à ma porte et demander ce qui se passait. Sous des airs qui se voulaient neutres, sinon hostiles, se cachait plus qu'une simple curiosité. Nous avons tous été forcés de réfléchir, de voir en face des choses que nous souhaitions oublier. Et personne n'aime ça ! Philosophes en herbe, nous mettions notre point d'honneur à ne rien prendre pour acquit. Mais en fait nous prenions bel et bien pour acquit qu'il n'y avait point de Dieu, que la nature humaine ne pouvait pas changer, qu'il était impossible de vivre selon des critères moraux. Et comment aurions-nous pu y croire ? Nous n'avions jamais essayé !

J'avais été élevé dans une famille où l'on croyait en Dieu. J'avais dix-neuf ans au moment de la première bataille de la Somme, qui dura de juillet à novembre 1916, vingt ans pour celle de Passchendaele, en 1917. Dans la Somme, les troupes britanniques perdirent en vingt-et-une semaines plus de quatre cent dix mille hommes, soit presque vingt mille par semaine. A Passchendaele, deux cent

la dose en célébrant avec le député la réussite d'une négociation délicate. En débarquant à Cambridge, ils avaient fait halte en un lieu appelé Crémerie — où l'on sert autre chose que de la crème — aussi étaient-ils d'humeur fort joviale.

Le dîner terminé, nous nous sommes installés dans les bons fauteuils de la salle voisine, en cercle, attendant. Buchman eut le culot de commencer par nous faire réciter à tous nos noms et qualités. Chacun fut bref. Vint le tour de nos deux compères. Ils se montrèrent prolixes. Le député raconta en long et en large pourquoi il était venu, puis l'avocat se lança dans un abondant panegyrique de l'Amérique glorieuse. « Et vous savez, déclama-t-il, nous avons de si hautes montagnes que si vous grimpez au sommet vous pouvez chatouiller la plante des pieds des anges. » Il ne précisa pas le but de l'exercice, mais disons que son discours contribua à créer l'ambiance !

Frank Buchman raconta alors l'histoire de son ami Bill Pickle de l'Université de Pennsylvanie, où il avait été sept ans professeur. Le climat y était déplorable, les résultats scolaires aussi maigres que le bilan sportif. Seul l'alcool y fleurissait — grâce aux bons offices de Bill Pickle. Et quand celui-ci changea, c'est tout l'université qui changea.

L'histoire était racontée avec tant d'humeur et de vérité qu'une heure et demie passèrent en un clin d'œil. La similitude avec nos expériences était frappante. Pour la première fois, les principes moraux n'étaient pas rébarbatifs, ils semblaient même servir à quelque chose. Après quoi tous dormirent sur leurs deux oreilles — tous sauf l'avocat.

En effet, trois participants venaient encore d'arriver d'Amérique. Parmi eux, l'avocat avait reconnu le meilleur ami de son fils qui était tombé en France. C'était comme s'il se retrouvait face à face avec son fils. Il était devenu blanc comme un linge. Il passa une partie de la nuit à parler avec le député du changement dont tous deux sentaient maintenant le besoin.

lui doutes et hésitations. Ce qui comptait désormais, c'était de transmettre ce nouvel esprit vite et loin.

J'avais fait là une simple expérience, comme on en fait tous les jours dans les laboratoires. Le résultat en était miraculeux. Par exemple, il y avait longtemps que je tenais la pureté pour impossible. De là d'ailleurs venaient mon apathie et mon cynisme. Et ne voilà-t-il pas qu'en deux jours je me trouvais débarrassé d'habitudes invétérées, avec des pensées propres et une langue propre. Jamais je n'aurais pu y arriver par mes propres efforts. C'est toute ma vie qui prenait une signification et une direction nouvelles.

De façon différente, mais pour presque tous, ce week-end apporta une expérience chrétienne fondamentale. Pour moi, le Christ devint non seulement une réalité vivante, mais une nécessité impérieuse. Des vérités de mon enfance prirent corps pour former mon bagage personnel. Je connaissais maintenant la force qui vient du pardon ; l'insurmontable barrière qui m'avait séparé de Dieu n'existait plus. « Il est toujours vivant pour intercéder en notre faveur. » Oui, c'était la clef, et j'étais libre. Dans ce genre d'expérience, le mérite n'entre pas en ligne de compte, il ne s'agit que d'un don. Si un vieux tronc enlisé dans la vase est soulevé par la marée et jeté vers l'océan, il n'y est pas pour grand-chose, mais à lui alors de lever la voile et de voguer.

Bientôt nous fûmes tout un groupe de jeunes qui avaient fait des expériences similaires, prêts à se battre en dépit de tous les qu'en dira-t-on. Si cela avait commencé par des expériences personnelles, cela n'allait pas s'arrêter là. Dans la situation d'après-guerre, la nécessité d'un nouvel esprit était l'évidence même. Celui que nous avons trouvé était d'application universelle. A nous donc de multiplier nos effectifs.

Bientôt la vague de changements fut telle à Oxford qu'on entendit un prédicateur remercier Dieu en chaire de l'illumination que connaissait notre université. Un peu plus tard, le directeur d'un des collèges me demanda de venir continuer le travail commencé par Buchman. Il m'offrait gîte et couvert, mais pas de salaire. J'acceptai.

